

REISEBILDER

— TABLEAUX DE VOYAGE. —

PAR

HENRI HEINE

NOUVELLE ÉDITION

REVUE, CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE ET CRUÉE
D'UN PORTRAIT DE L'AUTEUR.

PRÉCÉDÉE D'UNE ÉTUDE SUR H. HEINE

PAR

THÉOPHILE GAUTIER

I



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

1856

Les éditeurs défendent toute reproduction de cet ouvrage.

HENRI HEINE

La dernière fois que je vis Henri Heine c'était quelques semaines avant sa mort ; je devais écrire une courte notice pour la réimpression de ses œuvres : il gisait sur le lit où le retenait cette indisposition légère au dire des médecins, mais qui ne lui avait pas permis de se lever depuis huit ans ; on était toujours sûr de le trouver comme il le faisait remarquer lui même, et cependant, peu à peu, la solitude s'agrandissait autour de lui ; aussi disait-il à Berlioz qui était allé lui rendre visite : « Vous venez me voir, vous ! toujours original ! » Ce n'était pas qu'on l'aimât et qu'on l'admirât moins, mais la vie emporte malgré eux les cœurs les plus fidèles ; il n'y a que la mère ou l'épouse qui puissent ne pas abandonner une si persistante agonie. Les yeux humains ne sauraient, sans se détourner, contempler trop longtemps le spectacle de la douleur. Les déesses même s'en lassent, et les trois mille Océanides qui vinrent consoler Prométhée sur sa croix du Caucase s'en retournèrent le soir.

Lorsque ma vue se fut accoutumée à la pénombre qui

l'entourait, car un jour très-vif eût blessé son regard presque éteint, je distinguai un fauteuil près de sa couche de grabataire et j'y pris place. Le poète me tendit avec effort une petite main douce, fluette, mate et blanche comme une hostie, une main de malade soustraite à l'influence du grand air, et qui n'a rien touché, pas même la plume depuis des années; jamais les plus durs osselets de la mort ne furent gantés d'une peau plus suave, plus onctueuse, plus satinée, plus polie. La fièvre à défaut de la vie y mettait quelque chaleur, et cependant à son contact j'éprouvai un léger frisson comme si j'avais touché la main d'un être n'appartenant plus à la terre.

De l'autre main, pour me voir, il avait soulevé la paupière paralysée de l'œil qui, chez lui, conservait une perception confuse des objets et lui laissait encore deviner un rayon de soleil comme à travers une gaze noire. Après quelques phrases échangées, quant il sut le motif de ma venue, il me dit : « Ne vous apitoyez pas trop sur moi; la vignette de *la Revue des Deux Mondes*, où l'on me représente émacié et penchant la tête comme un Christ de Morales, a déjà trop ému en ma faveur la sensibilité des bonnes gens; je n'aime pas les portraits qui ressemblent, je veux être peint en beau comme les jolies femmes. Vous m'avez connu lorsque j'étais jeune et florissant; substituez mon ancienne image à cette piteuse effigie. »

En effet le Henri Heine à qui j'avais été présenté en 183..., peu de temps après son arrivée à Paris, ne ressemblait guère à celui qui, alors, était étendu sous mes yeux, immobile comme un corps qui attend qu'on le couche au cercueil.

C'était un bel homme de trente-cinq ou trente-six ans ayant les apparences d'une santé robuste; on eût dit un Apollon germanique à voir son haut front blanc, pur comme une table de marbre, qu'ombrageaient d'abondantes masses de cheveux blonds. Ses yeux bleus pétillaient de lumière et d'inspiration; ses joues rondes, pleines, d'un contour élégant, n'étaient pas plombées par la lividité romantique à la mode à cette époque. Au contraire, les roses vermeilles s'y épanouissaient classiquement; une légère courbure hébraïque dérangeait, sans en altérer la pureté, l'intention qu'avait eue son nez d'être grec; ses lèvres harmonieuses « assorties comme deux belles rimes », pour nous servir d'une de ses phrases, gardaient au repos une expression charmante; mais, lorsqu'il parlait, de leur arc rouge jaillissaient en sifflant des flèches aiguës et barbelées, des dards sarcastiques ne manquant jamais leur but; car jamais personne ne fut plus cruel pour la sottise: au sourire divin du Musagète succédait le ricanement du Satyre.

Un léger embonpoint païen que devait expier plus tard une maigreur toute chrétienne arrondissait ses formes: il ne portait ni barbe, ni moustache, ni favoris, ne fumait pas, ne buvait pas de bière, et comme Goethe avait horreur de trois choses: il était alors dans toute sa ferveur hégélienne; s'il lui répugnait de croire que Dieu s'était fait homme, il admettait sans difficulté que l'homme s'était fait Dieu, et il se comportait en conséquence. Laissons-le parler lui-même et raconter ce splendide enivrement intellectuel. « J'étais moi-même la loi vivante de morale, j'étais impeccable, j'étais la pureté incarnée; les Madeleines les

plus compromises furent purifiées par les flammes de mes ardeurs et redevinrent vierges entre mes bras : ces restaurations de virginités faillirent parfois, il est vrai, épuiser mes saintes forces ; j'étais tout amour et tout exempt de haine ; je ne me vengeais plus de mes ennemis ; car je n'admettais pas d'ennemis vis-à-vis de ma divine personne, mais seulement des mécréants, et le tort qu'ils me faisaient était un sacrilège, comme les injures qu'ils me disaient étaient autant de blasphèmes. Il fallait bien de temps en temps punir de telles impiétés, mais c'était un châtement divin qui frappait le pécheur, et non une vengeance par rancune humaine. Je ne connaissais pas non plus à mon égard des amis, mais bien des fidèles, des croyants, et je leur faisais beaucoup de bien. Les frais de représentation d'un Dieu qui ne saurait être chiche et qui ne ménage ni sa bourse ni son corps sont énormes. Pour faire ce métier superbe, il faut avant tout être doté de beaucoup d'argent et de beaucoup de santé ; or, un beau matin, c'était à la fin du mois de février 1848, — ces deux choses me firent défaut, et ma divinité en fut tellement ébranlée qu'elle s'écroula misérablement. »

Je vis beaucoup Heine pendant cette période divine, c'était un dieu charmant — malin comme un diable — et très-bon quoi qu'on en ait pu dire. Qu'il me regardât comme son ami ou comme son croyant, cela ne m'importait guère, pourvu que je pusse jouir de son étincelante conversation ; car, s'il fut prodigue de son argent et de sa santé, il le fut encore davantage de son esprit. Quoiqu'il sût très-bien le français, quelquefois il s'amusait à déguiser ses sarcasmes d'une forte prononciation tudesque qui eût

exigé, pour être reproduite, les étranges onomatopées par lesquelles Balzac figure dans sa *Comédie humaine*, les phrases baroques du baron de Nucingen ; l'effet comique en était alors irrésistible, c'était Aristophane parlant avec la pratique d'Eulenspiegel.

A son lyrisme se mêlait une sorte de force joyeuse, et si le clair de lune allemand argentait un des côtés de sa physionomie, le gai soleil de France dorait l'autre. Nul écrivain n'eut à la fois tant de poésie et tant d'esprit ; deux choses qui se détruisent ordinairement ; quant à la sensibilité nerveuse qui fait le charme de *l'Intermezzo*, du *Tambour Legrand*, des *Bains de Lucques* et de tant de pages des *Reisebilder*, il la cachait dans la vie ordinaire avec une pudeur exquise, et arrêta à temps par un bon mot la larme qui eût débordé.

Pour sa mise, quoiqu'il n'eût aucune prétention de dandysme, elle était plus soignée que ne l'est ordinairement celle des littérateurs où toujours quelque négligence gâte des vellétés de luxe. Les divers appartements qu'il habita n'avaient pas ce qu'on appelle aujourd'hui le cachet artiste, c'est-à-dire n'étaient pas encombrés de buffets sculptés, d'esquisses, de statuettes et autres curiosités de bric-à-brac, mais présentaient au contraire un confortable bourgeois où la volonté d'éviter l'excentrique semblait manifeste. Un beau portrait de femme par Laömlin, représentant cette Juliette dont le poète parle dans le début d'*Atta-Troll*, est le seul objet d'art que je me souvienne d'y avoir vu.

Pour affermir sa divinité qui chancelait un peu, Henri Heine alla passer la saison des bains à Cauteretz, où il

composa ce singulier poëme dont un ours est le héros, mêlant à la poésie la plus idéale les caprices les plus grotesques, et je le perdis de vue quelque temps.

Un matin l'on vint me dire qu'un étranger, dont je ne pus comprendre le nom défiguré par le domestique, demandait à me parler. Je descendis dans la pièce où je recevais les visiteurs, et je vis un homme très-maigre dont le masque rappelait celui de Géricault, et se terminait par une barbe pointue et fauve, déjà mêlée de beaucoup de fils d'argent. Je cherchai dans mes souvenirs quel pouvait être cet hôte matinal qui me saluait de mon petit nom et me tendait la main avec la franche cordialité d'un vieil ami. Je ne parvins pas à mettre un nom sur cette figure ainsi changée ; mais, au bout de quelques minutes de conversation, à un trait d'esprit de l'inconnu, je m'écriai : « C'est le diable ou c'est Heine. » C'était Heine en effet, de dieu devenu homme.

A quelques mois de là, Henri Heine prit le lit pour ne plus le quitter : il resta huit ans cloué sur la croix de la paralysie par les clous de la souffrance. Pendant cette longue agonie il offrit le phénomène de l'âme vivant sans corps, de l'esprit se passant de la matière, la maladie l'avait atténué, émacié, disséqué comme à plaisir, et dans la statue du dieu grec taillait avec la patience minutieuse d'un artiste du moyen âge un Christ décharné jusqu'au squelette, où les nerfs, les tendons, les veines apparaissaient en saillie. Ainsi dépouillé, il était beau encore ; et lorsqu'il relevait sa paupière appesantie, une étincelle jaillissait de sa prunelle presque aveugle ; le génie ressuscitait cette face morte ; Lazare sortait de son caveau pendant

quelques minutes : ce spectre, qui semblait dans ses lin-cieux une effigie funèbre couchée sur un monument, trouvait une voix pour causer, pour rire, pour lancer de spirituelles ironies, pour dicter des pages charmantes, pour donner l'essor à des strophes ailées, et, aux jours où la pierre de sa tombe lui meurtrissait plus durement les reins, pour gémir des lamentations aussi tristes que celles de Job sur son fumier. Ses amis devraient se réjouir de ce que cette atroce torture soit terminée enfin, et que le bourreau invisible ait donné le coup de grâce au pauvre supplicié; mais penser que ce cerveau lumineux, pétri de rayons et d'idées, d'où les images sortaient en bourdonnant comme des abeilles d'or, il ne reste plus aujourd'hui qu'un peu de pulpe grisâtre, est une douleur qu'on n'accepte pas sans révolte. C'est vrai, il était cloué vivant dans sa bière; mais, en approchant l'oreille, on entendait la poésie chanter sous le drap noir. Quel deuil de voir un de ces microcosmes plus vastes que l'univers et contenus par l'étroite voûte d'un crâne, brisé, perdu, anéanti! Quelles lentes combinaisons il faudra à la nature pour former une tête pareille!

Henri Heine était né le 1^{er} janvier de l'année 1801, ce qui lui faisait dire en riant qu'il était le premier homme du siècle. Töpffer remarque l'inconvénient qu'il y a, lorsqu'on vieillit, à porter le millésime de son siècle, qui vous avertit perpétuellement de votre âge et semble vous entraîner avec lui. Heine a quitté son compagnon à la cinquante-sixième étape.

Il faisait un temps froid, gris, brumeux; l'heure indiquée pour le convoi était matinale; quelques rares amis et

admirateurs se promenaient devant la maison mortuaire, attendant que l'on se mit en marche pour le cimetière. Le poète avait défendu toute pompe, toute cérémonie ; il se regardait comme mort depuis longtemps, et il voulait que le peu qui restait de lui fût emporté silencieusement de cette chambre qu'il ne devait quitter que pour la tombe. — La vue du cercueil, très-large, très-long, très-lourd, où la mince dépouille était couchée plus à l'aise que dans son lit, nous fit souvenir involontairement de ce passage de *l'Intermezzo* : « Allez me chercher une bière de planches solides et épaisses : il faut qu'elle soit plus longue que le pont de Mayence ; et amenez-moi douze géants encore plus forts que le vigoureux saint Christophe du Dôme de Cologne, sur le Rhin ; il faut qu'ils emportent le cercueil et le jettent à la mer ; un aussi grand cercueil demande une grande fosse. Savez-vous pourquoi il faut que le cercueil soit si grand et si lourd ? J'y déposerai en même temps mon amour et mes souffrances. »

En effet, la bière n'était pas trop grande ; et si on ne la jeta pas à la mer, on la descendit dans un caveau provisoire, en présence des poètes et des artistes français ou allemands, peu nombreux, qui se tenaient là respectueusement rangés, sachant qu'ils assistaient aux funérailles d'un roi de l'esprit, quoiqu'il n'y eût ni long cortège, ni musique lugubre, ni tambours voilés, ni drap noir constellé d'Ordres, ni discours emphatique, ni trépieds couronnés de flammes vertes. La dalle refermée, chacun redescendit la triste colline et se perdit dans l'immense fourmillement de la vie humaine.

Peu de poètes nous ont ému et troublé autant que

Heine. — Nous ne savons pas l'allemand, il est vrai, et n'avons pu l'admirer qu'à travers la traduction; mais quel homme doit être celui qui, dénué du rythme, de la rime, de l'heureux arrangement des mots, de tout ce qui fait le style enfin, produit encore des effets si magiques! — Heine est le plus grand lyrique de l'Allemagne, et se place naturellement à côté de Goëthe et de Schiller; tel il nous apparaît, bien que la poésie traduite en prose ne soit que du clair de lune empaillé, comme il le dit lui-même.

Jamais nature ne fut composée d'éléments plus divers que celle de Henri Heine; il était à la fois gai et triste, sceptique et croyant, tendre et cruel, sentimental et persifleur, classique et romantique, Allemand et Français, délicat et cynique, enthousiaste et plein de sang-froid; tout, excepté ennuyeux. A la plastique grecque la plus pure il joignait le sens moderne le plus exquis; c'était vraiment l'Euphion, enfant de Faust et de la belle Hélène.

Ce n'est pas ici la place de faire une appréciation de son œuvre, qui parlera d'elle-même, mais nous pouvons du moins en rendre l'impression. Quand on ouvre un volume de Heine, il vous semble entrer dans un de ces jardins qu'il aime à décrire; les sphinx de marbre de l'escalier aiguissent leurs griffes sur l'angle des piédestaux, et vous regardent de leurs yeux blancs avec une intensité inquiétante; des frissons courent sur leur croupe léonine, leur gorge de femme palpite comme si un cœur battait sous le contour rigide; les portes gémissent en tournant sur leurs gonds rouillés, et l'on croit voir un pli de robe disparaître sous l'arceau, comme si l'âme de la solitude s'enfuyait, surprise par votre approche. La mousse, l'ortie

et la bardane ont poussé entre les dalles disjointes de la terrasse; les charmilles non élaguées vous retiennent au passage par leurs branches et vous supplient de ne pas aller plus loin. Les roses semblent saigner au milieu des ronces, et les gouttes de pluie suspendues à leurs pétales brillent comme des larmes; les fleurs, étouffées par les mauvaises herbes, ont des parfums étranges qui asphyxient et donnent le vertige. Dans le bassin, l'eau noire croupit sous les lentilles vertes, et la Naiade tronquée est camarade comme le masque pâle de la Mort. Le crapaud sautèle à travers les sentiers et va conter votre venue à sa tante la vipère. Cependant le vent soupire ses élégies et le rossignol chante ses peines d'amours perdues; à la fenêtre du manoir délabré apparaît une jeune fille, blonde et fraîche, serrée dans sa robe de satin, pareille à ces jolies Néerlandaises que Gaspard Nestcher aime à peindre dans un cadre de pierre ou de vigne vierge; elle est charmante, mais elle n'a pas de cœur, et dans son sein se condense un petit glacier. Jamais elle n'aura de torts envers vous; mais, si vous avez de l'âme et des nerfs, mieux vaudrait être épris de ces femmes qui portent le vice peint en rouge sur la joue. Elle vous fera mourir avec mille supplices innocemment diaboliques, et au jour du jugement vous ne voudrez pas ressusciter, de peur de la revoir!

Heine a cela de commun avec Goethe, qu'il fait des femmes vraies, — une touche lui suffit pour qu'une figure se dessine vivante et complète. Quel charme décevant, quelle langueur perfide, quel rire d'hyène, quelles larmes de crocodile, quelle froideur brûlante, quelle flamme glacée, quelle coquetterie féline! Jamais poète n'a mieux fait

frétiller le bout de queue du dragon au coin d'une lèvres rose ; et avec quelle conviction il dit de Lusignan, l'amant de Mélusine : « Heureux homme dont la maîtresse n'était serpent qu'à moitié ! »

Si Heine a sculpté dans le paros le plus étincelant des statues de dieux grecs et des bas-reliefs de Bacchanales aussi purs de forme que l'antique, il est au moins l'égal d'Uhland et de Tieck lorsqu'il raconte les légendes catholiques et chevaleresques du moyen âge. Il tire du cor merveilleux d'Achim d'Arnim et de Brentano des fanfares qui font tressaillir les cerfs au fond des forêts et s'abattre le pont-levis des manoirs féodaux. Quand il s'élançe sur son destrier, il frôle bientôt de sa botte la jupe armoriée de la châtelaine en chasse, et nul ne manie l'épieu de meilleure grâce.

Nos mœurs littéraires, très-adoucies, peuvent faire paraître d'une grande cruauté quelques-unes des exécutions de Henri Heine ; il est impitoyable pour les mauvais poètes ; mais Apollon n'a-t-il pas le droit d'écorcher Marsyas ? La main qui tient la lyre d'or tient aussi le couteau pour disséquer le grossier satyre. — Terminons par cette page du livre de Lazare ; elle donnera une idée de la manière du poète, qui sait maintenant à quoi s'en tenir sur cette terrible question :

La pauvre âme dit au corps : « Je ne te quitte pas, je reste avec toi, avec toi je veux m'abîmer dans la nuit et la mort, avec toi boire le néant. Tu as toujours été mon second moi, tu m'enveloppais amoureusement comme un vêtement de satin doucement doublé d'hermine ; hélas ! il faut maintenant que toute nue, toute dépouillée de mon

cher corps, un être purement abstrait, je m'en aille errer là-haut comme un rien bienheureux, dans le royaume de lumière, dans ces froids espaces du ciel où les éternités silencieuses me regardent en bâillant ; elles se traînent là, pleines d'ennui, et font un claquement insipide avec leurs pantoufles de plomb ! Oh ! cela est effroyable ! Oh ! reste, avec moi, mon corps bien-aimé ! »

Le corps dit à la pauvre âme : « Oh ! console-toi, ne t'afflige pas ainsi. Nous devons supporter en paix le sort que nous fait le destin. J'étais la mèche de la lampe, il faut bien que je me consume : toi, l'esprit, tu seras choisi là-haut pour briller, jolie petite étoile, de la clarté la plus pure. Je ne suis qu'une guenille, moi. Je ne suis que matière : vaine fusée, il faut que je m'évanouisse et que je redevienne ce que j'ai été — un peu de cendre. Adieu donc et console-toi. Peut-être, d'ailleurs, s'amuse-t-on dans ce ciel beaucoup plus que tu ne penses. Si tu rencontres la Grande-Ourse à la voûte des astres, salue-la mille fois de ma part. »

THÉOPHILE GAUTIER.

PRÉFACE

Ce sera toujours une question difficile à résoudre, que celle de savoir comment on doit traduire en français un écrivain allemand. Doit-on élaguer çà et là des pensées et des images, quand elles ne répondent pas au goût civilisé des Français et lorsqu'elles pourraient leur paraître une exagération désagréable ou même ridicule? ou bien faut-il introduire le sauvage Allemand dans le beau monde parisien avec toute son originalité d'outre-Rhin, fantastiquement colorié de germanismes et surchargé d'ornements par trop romantiques? Selon mon avis, je ne crois pas qu'on doive traduire le sauvage allemand en français apprivoisé, et je me présente ici moi-même dans ma barbarie native, à l'instar des Charruas, à qui vous avez fait, l'été dernier, un accueil si bénévole. Et moi aussi je suis un guerrier comme l'était le grand Tacuabé. Il est mort aujourd'hui, et sa dépouille mortelle reste précieusement conservée au Jardin des Plantes, dans le musée zoologique, ce Panthéon du règne animal.

Ce livre est un théâtre d'exhibition. Entrez, n'ayez aucune crainte. Je ne suis pas si méchant que j'en ai l'air. Je n'ai peint mon visage de si farouches couleurs que pour mieux

effrayer mes ennemis dans la bataille. Au fond je suis doux comme un agneau. Rassurez-vous donc, et donnez-moi la main. Mes armes aussi, vous pouvez les toucher, même le carquois et les flèches, car j'en ai émoussé la pointe, ainsi que nous avons coutume de le faire, nous autres sauvages, quand nous approchons d'un lieu consacré. Entre nous soit dit, ces flèches n'étaient pas seulement acérées, mais bien empoisonnées aussi. Aujourd'hui elles sont tout à fait bénignes et inoffensives, et vous pouvez vous amuser à en regarder les plumes diaprées; vos enfants pourraient même s'en servir en guise de jouet.

Je vais quitter le langage tatoué et m'exprimer en français.

Le style, l'enchaînement des pensées, les transitions, les brusques saillies, les étrangetés d'expression, bref, tout le caractère de l'original allemand a été, autant que possible, reproduit mot à mot dans cette traduction française des *Reisebilder*. Le goût, l'élégance, l'agrément, la grâce, ont été impitoyablement sacrifiés partout à la fidélité littérale. C'est maintenant un livre allemand en langue française, lequel livre n'a pas la prétention de plaire au public français, mais bien de faire connaître à ce public une originalité étrangère. Enfin, je veux instruire, sinon amuser. C'est de cette manière que nous avons, nous autres Allemands, traduit les écrivains étrangers, et cela nous a profité : nous y avons gagné des points de vue, des formes de mots et des tours de langage nouveaux. Une semblable acquisition ne saurait vous nuire.

Après m'être proposé, avant tout, de vous faire faire connaissance avec le caractère de ce livre exotique, il m'importait moins de vous l'offrir tout entier, d'abord parce que plusieurs passages, ne reposant que sur des allusions à des

localités et à des époques, sur des jeux de mots et autres spécialités de ce genre, ne pouvaient être reproduits en français; en second lieu, parce que plusieurs parties, dirigées de la manière la plus hostile contre des personnes et contre des situations inconnues dans ce pays, pourraient, répétées en français, donner lieu aux malentendus les plus désagréables. C'est ainsi que j'ai supprimé un morceau principal, dans lequel il y avait une description de l'île de Norderney et de la noblesse allemande. La section de l'*Angleterre* a été raccourcie de plus de moitié; tout cela se rapportait à la politique d'alors. Dans la section *Italie*, qui a été écrite en 1828, les mêmes motifs m'ont fait renoncer à plusieurs chapitres. Il est cependant vrai de dire qu'il m'aurait fallu sacrifier toute cette section, si je m'étais laissé arrêter par de semblables considérations pour ce qui touche l'église catholique. Seulement je n'ai pu me dispenser d'en retrancher une partie fort acerbe, qui se ressentait par trop de ce zèle de protestant, zèle morose qui n'est pas de bon goût dans la joyeuse France. En Allemagne un tel zèle n'était nullement déplacé; car, en ma qualité de protestant, je pouvais porter aux obscurantistes et aux tartufes en général, aux pharisiens autant qu'aux saducéens allemands, des coups beaucoup mieux assurés que si j'eusse parlé comme philosophe. Cependant, pour que les lecteurs qui voudraient comparer l'original et la traduction, ne puissent, à cause de ces retranchements, m'accuser de concessions inopportunes, je veux m'expliquer nettement à cet égard.

Ce livre a été, à l'exception de quelques feuilles, écrit avant la révolution de juillet. A cette époque, en Allemagne, l'oppression politique avait établi un mutisme universel; les

esprits étaient tombés dans une léthargie de désespoir, et l'homme qui, alors, osa parler encore, dut se prononcer avec d'autant plus de passion qu'il désespérait de la victoire de la liberté, et que le parti de la prêtrise et de l'aristocratie se déchainait davantage contre lui. J'emploie les expressions *prêtrise* et *aristocratie*, par habitude seulement, car je m'étais toujours servi à cette époque de ces mots, quand, seul, je soutenais cette polémique contre les champions du passé. Ces mots étaient compris de tout le monde, et, je dois l'avouer, je vivais encore alors de la terminologie de 1789, et j'étais un grand luxe de tirades contre le clergé et la noblesse, ou, comme je les ai appelés, contre la prêtrise et l'aristocratie; mais j'ai marché depuis plus loin dans la voie du progrès, et mes bons Allemands qui, éveillés par le canon de juillet, ont suivi mes traces, et parlent à présent le langage de 1789, ou même de 1793, sont encore si éloignés de moi, qu'ils m'ont perdu de vue et me croient resté en arrière. Je suis accusé de modérantisme, d'intelligence avec les aristocrates, et je vois déjà poindre le jour où je vais être prévenu de connivence avec la prêtrise. Le fait réel est qu'aujourd'hui, sous le mot aristocratie, je ne comprends pas seulement la noblesse de naissance, mais tous ceux, quelque nom qu'ils portent, qui vivent aux dépens du peuple. La belle formule que nous devons, ainsi que beaucoup d'excellentes choses, aux Saint-Simoniens, *l'exploitation de l'homme par l'homme*, nous conduit bien par delà toutes les déclamations sur les privilèges de la naissance. Notre vieux cri de guerre contre le sacerdoce a été également remplacé par une meilleure devise. Il ne s'agit plus de détruire violemment la vieille église, mais bien d'en édifier une nouvelle, et bien loin de vouloir anéantir

la prêtrise, c'est nous-mêmes qui voulons aujourd'hui nous faire prêtres.

Pour l'Allemagne, sans doute, la période des négations n'est pas encore finie ; elle ne fait même que commencer. En France, elle paraît au contraire toucher à sa fin ; au moins, il me semble qu'il faudrait plutôt ici se livrer à des tendances positives, et réédifier tout ce que le passé nous a légué de bon et de beau.

Par une espèce de superstition littéraire, j'ai laissé à mon livre son titre allemand. Sous ce nom de *Reisebilder*, il a fait son chemin dans le monde (beaucoup plus que l'auteur lui-même), et j'ai désiré qu'il conservât ce nom heureux dans l'édition française.

HENRI HEINE.

Paris, ce 20-mai 1834.



LES

MONTAGNES DU HARTZ

— 1824 —

Habits noirs, bas de soie,
Manchettes blanches et cérémonieuses,
Discours doucereux, embrassades,...
Ah! s'ils avaient seulement des cœurs!

Des cœurs dans le sein, et de l'amour,
De l'amour brûlant dans le cœur.....
Ah! je suis assourdi par leur ramage,
Ramage mensonger d'amour.

Jé veux gravir les montagnes
Où sont de pieuses cabanes,
Où la poitrine respire avec liberté,
Où souffle un air plus libre.

Jé veux gravir les montagnes
Où s'élancent les sombres sapins,
Où les ruisseaux murmurent, où les oiseaux chantent,
Où les nuages passent avec fierté.

Adieu, salons polis!
Hommes polis ! dames polies !
Je veux gravir les montagnes
Et laisser sous mes pieds votre fourmilière.

La ville de Gœttingue, célèbre par ses saucissons et par son université, appartient au roi de Hanovre, et contient neuf cent quatre-vingt-dix-neuf feux, diverses églises, une maison d'accouchements, un observatoire, une prison, une bonne bibliothèque, et une taverne municipale, où la bière est aussi fort bonne. Le ruisseau qui passe devant la ville s'appelle la *Leine*, et l'on s'y baigne pendant l'été. L'eau en est très-froide et si large en quelques endroits, que mon ami Luder dut réellement prendre un furieux élan quand il la franchit d'un saut. La ville en elle-même est belle, et ne plaît jamais autant que lorsqu'on la regarde par le dos. Elle doit exister depuis bien longtemps, car, lorsque j'y fus immatriculé et bientôt après relégué, il y a de cela plus de cinq ans, elle avait déjà le même aspect grisonnant et posé, et elle était déjà complètement pourvue d'huisiers, de caniches, de dissertations, de thés dansants, de blanchisseuses, de *compendia*, de pigeons rôtis, d'ordres de Guelfes, de carrosses de promotion, de têtes de pipes, de conseillers auliques, de conseillers de justice, de conseillers de légation et de relégation, et d'autres farceurs. On trouve même des gens qui pré-

tendent que la ville a été bâtie à l'époque des migrations des peuples, et que chaque tribu allemande y a laissé alors un exemplaire brut de ses membres, et que c'est de là que descendent tous les Vandales, Frisons, Souabes, Teutons, Saxons, Thuringiens, etc., etc., qu'on voit encore aujourd'hui, par hordes et distingués par la couleur de leurs bonnets et de leurs garnitures de pipe, flâner dans la rue Weender-Strausse à Gœttingue, se battre journallement entre eux sur les sanglants champs de bataille de la Rasenmühle, du Ritschenbrug et de Bovden, races qui ont conservé les mœurs et les usages du temps de la grande migration des peuples, et sont gouvernées en partie par leurs *ducs*, qu'ils appellent *coqs*, en partie par leur code gothique, qu'on nomme *Comment*, et qui mérite une place *in legibus barbarorum*.

En général, les habitants de Gœttingue sont partagés en étudiants, en professeurs, en philistins et en bétail, quatre états entre lesquels la ligne de démarcation n'est pourtant rien moins que tranchée. Celui du bétail est le plus considérable. Rapporter ici les noms de tous les étudiants et de tous les professeurs ordinaires et extraordinaires serait trop long; d'ailleurs, je ne me rappelle pas en ce moment les noms de tous les étudiants, et parmi les professeurs il en est qui n'ont pas de nom du tout. La quantité de philistins de Gœttingue doit être très-grande, comme le sable, ou, pour mieux dire, comme la boue aux bords de la mer. En vérité, quand

je les voyais, le matin, avec leurs figures sales et leurs blancs mémoires à payer, plantés devant la porte du sénat académique, je pouvais à peine comprendre comment Dieu avait pu créer tant de semblables canailles.

On peut lire fort à son aise de plus amples détails sur la ville de Göttingue dans la topographie de K. F. H. Marx. Quoique j'aie les plus grandes obligations à l'auteur, qui était mon médecin, et me donnait peu de médecines, je ne puis cependant recommander sans restriction son ouvrage, et je dois le blâmer de ce qu'il n'a pas contredit avec assez de sévérité l'opinion erronée que les dames de Göttingue ont de très-grands pieds. Pour ma part, je me suis occupé depuis plus d'un an d'une sérieuse réfutation de cette erreur; j'ai suivi, dans ce but, un cours d'anatomie comparée, compulsé et annoté les ouvrages les plus rares de la bibliothèque, étudié pendant des heures entières les pieds des dames qui passaient dans la rue de Weend, et, dans la dissertation savante qui contiendra le résultat de ces études, je parle 1° des pieds en général, 2° des pieds chez les anciens, 3° des pieds des éléphants, 4° des pieds des dames de Göttingue; 5° je récapitule tout ce qui a déjà été dit sur ces pieds au cabaret Ulric; 6° je considère ces pieds dans leurs rapports, et m'étends aussi, à cette occasion, sur le mollet, le genou, *et cætera*, et, enfin, 7° si je puis trouver un format de papier assez grand, je joindrai à ma brochure quelques lithographies, avec le

fac-simile des pieds des dames de Gœttingue les plus distinguées.

Il était encore de très-bonne heure quand je quittai Gœttingue, et le savant Eichhorn était certainement encore étendu dans son lit, et faisait peut-être son rêve d'ordinaire : qu'il se promenait dans un beau jardin, sur les plates-bandes duquel il ne croissait que de petits papiers blancs chargés de citations, qui brillaient d'un doux éclat au soleil, et dont il cueillait plusieurs çà et là, qu'il transplantait laborieusement dans une planche nouvelle, pendant que les rossignols réjouissaient son vieux cœur de leurs accents les plus doux.

Devant la porte de Weend, je rencontrai deux petits écoliers indigènes, dont l'un disait à l'autre : — Je ne veux plus fréquenter Théodore, c'est un polisson ; car, hier il ne savait pas quel était le génitif de *mensa*... Quelque insignifiants que semblent ces mots, jé dois pourtant les rapporter, je voudrais même les faire écrire en forme de devise sur la porte de la ville ; car les petits gazouillent comme les vieux sifflent, et ces mots caractérisent tout à fait l'étroit et sec orgueil d'érudition de la très-savante *Georgia Augusta*.

Sur la chaussée soufflait l'air frais du matin ; les oiseaux chantaient avec joie, et je sentais peu à peu la jeunesse et la gaieté revenir aussi dans mon âme. J'avais besoin d'un tel rafraîchissement. Je n'étais pas sorti pendant les derniers temps de l'étable des Pandectes ; les casuistes romains m'avaient en quelque sorte cou-

vert l'esprit d'une grise toile d'araignée; mon cœur était comme pressé entre les paragraphes de fer des égoïstes systèmes de jurisprudence. Je n'entendais encore à mes oreilles que Tribonien, Justinien, Hermogénien et Bootien... La route commençait à s'animer. Les laitières passaient, et puis les âniers avec leurs élèves gris. Derrière Weend, je rencontrai Berger et Doris. Il ne s'agit pas là du couple idyllique chanté par Gesner, mais des deux huissiers officiels de l'université, qui doivent avoir l'œil à ce qu'aucun duel d'étudiants n'ait lieu à Bovden, et que de nouvelles idées, qui auraient encore à faire quarantaine pendant quelques lustres aux portes de Göttingue, n'y soient point introduites en contrebande par quelque jeune érudit non patenté. Berger me salua d'une façon toute collégiale; car il est écrivain aussi, et il a souvent parlé de moi dans ses écrits semestriels, la nomenclature des étudiants, de même qu'il m'a souvent cité, et quand il ne me trouvait pas chez moi, il était toujours assez bon pour écrire avec de la craie la citation sur ma porte. De temps à autre passait un char trainé par un cheval unique, avec une pile d'étudiants qui partaient pour les vacances ou pour toujours. Il y a, dans une pareille université, un croisement continuuel d'arrivées et de départs. On y trouve tous les trois ans une nouvelle génération d'étudiants. C'est un éternel fleuve d'hommes, où chaque vague semestrielle chasse l'autre. Les vieux professeurs seuls, dans ce mouvement général, restent solides et inébranlables